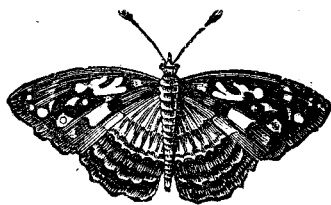


Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

ELLE.

Est-ce qu'il ne vous est pas resté d'elle un souvenir? un bon, un pur, un noble souvenir?

Mais de ce temps-là à ce temps-ci quelle distance, mon Dieu!

Pour vous, pour moi, pour tous, sa présence alors semblait donner je ne sais quel surcroît de poésie et de parfum, maintenant disparu, au petit balcon chargé de fleurs où elle travaillait à l'aiguille, en chantant d'une voix douce près de la cage de son oiseau.

C'était comme un de ces tableaux de Greuze inspirés par la Bible, qui font rêver et sourire. Les cloches orangées de la capucine, les grappes tremblantes du chèvrefeuille et les tyrses odorants du genêt d'Espagne l'encadraient et la couronnaient comme une sainte, ou plutôt, on eût dit, une fée dans un arc-en-ciel de fleurs.

On devinait au calme de sa charmante physionomie d'enfant, qu'une bonne pensée préoccupait délicieusement son âme. Elle ne nous voyait pas... Elle songeait à sa mère!

Elle songeait à sa mère... Aujourd'hui n'allez pas lui en dire le nom; épargnez-lui un remord. — Sa pauvre mère!

Aussi, Jean le charron, Marc le vétérinaire, Louis le meunier, Firmin le garde champêtre et moi qui passais toutes mes journées à la chasse, toutes les fois que l'un quittait sa forge, l'autre ses chevaux, celui-

ci son moulin, celui-là son inspection des bois, et moi mon fusil, avec quel plaisir nous allions nous rejoindre sur la petite place, en face de sa petite maison, pour la voir ou au moins pour parler d'elle, de commun accord, sans trouble, sans jalousie, car il était impossible de la connaître sans l'aimer, et d'en parler sans en dire du bien. — On ne pouvait se disputer à ce sujet, fût-on des plus ardents ou des plus amoureux. Un seul regard de coquetterie, un symptôme de préférence, la moindre démarche hasardée eût suffi pour nous convertir en rivaux. — Elle n'y songeait pas, la pauvre fille, elle s'occupait de sa mère.

Aujourd'hui, dans le petit cimetière du village, il y a une place, couverte de ronces, contre le pan d'un mur qui est tombé; c'est là qu'est, oublié, le cercueil d'une mère!

La jeune fille a laissé tomber sa robe de pudeur. Elle est maintenant, dans la grande ville voisine de son hameau, la première en audace parmi les moins timides, marchant toujours en avant sur le chemin du vice; et sous le satin, sous les fleurs artificielles, avec de l'or au cou, aux bras, dans les cheveux, faisant peine, à cause de sa turbulence et de ses éclats, à tous ceux qui l'ont connue douce et riante, sous les ombrages honnêtes des petits bois de son village.

C'est encore le même œil, mais ce n'est plus le même regard. — C'est encore le même visage, mais ce n'est plus la même physionomie!

C'est cela qui a tué sa mère!

C'est cela qui la tuera aussi elle, pauvre fille ! Mais quelle mort !
(*Historique.*)

DE LA LITTÉRATURE MODERNE.

L'école moderne a eu pour mission et pour but de détruire la vieille école systématique, pour ne mettre à sa place que l'inspiration de chaque génie individuel. Elle a pourtant fait surgir dans le monde littéraire, quelques types qui se rattachent à sa naissance, qui ont paru à l'abri de son invasion et ont servi de champ de bataille à ses partisans. Ces types sont le drame et la poésie néo-religieuse ou philosophique, qui a pris un essor tout-à-fait inconnu aux siècles précédents, et qui a eu l'honneur de n'être pas, dès l'abord, comprise par les classiques de la vieille roche. Nous y reviendrons peut-être ; nous ne voulons nous occuper aujourd'hui que du drame.

Le drame devait nécessairement remplacer la tragédie, dans un siècle qui reniait également le matérialisme d'Epicure et le spiritualisme des philosophes chrétiens, a eu le bon esprit de poser en principe que l'homme étant composé d'un corps et d'une âme devait dans l'organisme de la société trouver à la fois la satisfaction de l'âme et du corps. L'apparition du drame, entre la comédie et la tragédie, présente la même révolution : ni l'une ni l'autre n'étaient la vraie représentation de la nature humaine, que l'on vient chercher au théâtre, pour se faire un exemple de ses vertus ou un épouvantail de ses vices.

La comédie toujours riante ne prenait de l'homme que le ridicule ; la tragédie toujours guindée ne le posait que dans un sublime exagéré.

Cette manière de peindre la nature peut-être bonne dans un tableau de peu d'espace, où l'homme ne faisant qu'apparaître ne peut dessiner de ses faces que la plus saillante ; dans une esquisse de détail, où tous les regards ne portent que sur un seul point, qui ne peut être à la fois de deux genres. Une ode, par exemple, une satire ne doivent représenter leur héros que comme tout sublime ou tout ridicule ; c'est leur but, il doit être rempli. Mais lorsque, dans une action assez longue, assez compliquée pour remplir cinq actes, où la situation change à chaque instant, un personnage important se développe aux yeux du spectateur, n'est-il pas absurde de le voir toujours sublime de la même sublimité, ou toujours couvert du même ridicule ?

Admettant même encore, à la rigueur, ce principe pour le héros de l'action, que direz-vous de ces confidens, de ces valets, de ces gardes qui tous, reflets du personnage principal, parlent le même langage, ont tous les idées aussi nobles, l'expression aussi recherchée, aussi poétique ? Est-il dans la nature que tous les personnages qui concourent bien

ou mal à une action dramatique, déclament de beaux vers, bien ronflans, bien limés, en style

Où jusqu'à je vous hais, tout se dit *noblement*.

Pour nous servir nous-mêmes de l'expression proverbiale du cheval de bataille de nos adversaires, le froid, sec et géométrique grammairien Boileau ?

Voyez combien tout cela est ridicule dans les œuvres du sieur Casimir Delavigne, qui met toute la poésie dont il est capable dans la bouche d'un laquais ou d'une bonne d'enfants.

La comédie ancienne avait encore cela de bon que pour contraster avec le personnage ridicule, elle plaçait presque toujours vis-à-vis un homme grave et raisonnable, ce que l'on appelait le *raisonneur* de la pièce, emploi gothique, tombé aujourd'hui avec le vieux répertoire. Cet homme parlait toujours sensément, ne s'exaltait jamais ; c'était en un mot un modèle de perfection morale, un homme comme il en faudrait, mais comme on en trouve bien rarement dans la société.

Pourtant, malgré cet échafaudage compassé pour la comédie ou la tragédie de la vieille école, roulant perpétuellement dans le même cercle, garottées des mêmes langes, pas une sensation véritablement forte chez elles, pas un trait qui vibre profondément avec passion ou douleur ; là, c'est toute une société en manteau royal ; ici c'est toute une société en habit bourgeois ; mais nous y cherchons en vain ce monde qui a toujours une misère à côté d'une grandeur, un haillon qui tache sa pourpre ; où est l'homme tout à la fois immense et petit, trahissant souvent dans le même instant et son origine céleste et son origine matérielle ; l'homme enfin qui, selon la belle image de la tradition biblique, est fait à l'image de Dieu, mais avec de la boue ?

Voilà cependant l'homme tel qu'on doit le représenter sur la scène pour qu'elle soit une école instructive, à la portée des enfans qui s'y pressent. Peut-être autrefois fallait-il faire au peuple moins éclairé la leçon avec la morale au bout, et ne lui présenter que ce que l'on désirait faire paraître beau ; mais aujourd'hui que le peuple a vu tant de spectacles vrais, que tant de gloire et d'humiliations, tant de tortures et de revers, que quarante ans d'une vie si réelle et si active en ont fait un juge intelligent en toutes choses, capable de tirer lui-même la moralité d'un fait présenté dans sa vérité toute crue, ne vous donnez plus tant de peine, auteurs dramatiques, laissez reposer votre imagination et soyez historiens, car l'histoire est la meilleure leçon du peuple. Nous voulons à présent voir et juger par nous-même. C'est nous, peuple, qui mettrons la morale au bas de la fable. Peut-être quand vous nous déroulerez les annales des rois, cette morale sera-t-elle un peu rude à certaines oreilles ; mais que voulez-vous ? la conscience

est quelquefois si grossière, la vérité si énergique !

Faites ce qu'a fait Dumas dans Henri III, ce qu'a fait Victor Hugo, débutant hardiment dans la carrière dramatique par *Hernani*, qui eut alors tant de retentissement, par ce terrible *Hernani* qui souleva ensemble tant de haines et tant de sympathies, aussi bruyant à son apparition que le *Mariage de Figaro* à une autre époque ; tous deux étendards de révolution, car l'un signalait la liberté politique, l'autre la liberté littéraire !

(La suite au prochain numéro.)

LES DEUX AMOURS.

L'ÉTRANGER.

Vieillard, non loin de ces ruisseaux
Qui, tous deux nés dans la montagne,
Sur le sable de la campagne
Versent le tribut de leurs eaux,
Près de cet arbre aux longs rameaux
Et de la croix qui l'accompagne
Il était jadis un hamcau.

LE VIEILLARD.

Oui, d'autres jours ont vu sa gloire,
Et, seul, j'en garde la mémoire ;
Il n'y reste plus qu'un tombeau.

L'ÉTRANGER.

N'as-tu pas vu dans ce village
Une aimable et jeune beauté,
Fidèle alors, depuis volage ?

LE VIEILLARD.

Je l'ai vue : elle eut en partage
Moins de bonheur que de bonté.

L'ÉTRANGER.

N'est-ce pas sur cette onde pure
Qu'elle fit jadis le serment
Qui depuis la laissa parjure ?

LE VIEILLARD.

Et c'est là qu'un ingrat amant
Lui jura, comme un amant jure,
Tout ce que l'on croit en aimant.

L'ÉTRANGER.

C'est là que naquit son injure...

LE VIEILLARD.

C'est là que finit son tourment !
« Ces ruisseaux, Roger, disait-elle,
Indiquent nos destins divers :
L'un va, fougueux, au sein des mers
Perdre ses eaux que rien n'appelle.
L'autre, en son cours plus modéré,
Taisant son bruit, cachant son onde,
Au milieu des champs qu'il féconde,
Passe obscur, et meurt ignoré. »

Roger disait : Mon Eugénie,
Donnons-nous en garde aux amours ;
Ils nous conserveront toujours
L'espoir du matin de la vie
Et le bonheur des derniers jours.
Le devoir m'appelle, et j'y cours,
Mais de ces ruisseaux, mon amie,
Nous reviendrons soigner le cours. »
Il partit.

L'ÉTRANGER.

Et de sa mémoire
Eugénie alors l'exila ?

LE VIEILLARD.

On l'a dit.

L'ÉTRANGER.

Roger dut le croire ;
Mais sais-tu qu'au char de victoire,
Fatigué d'honneur et de gloire,
Rien jamais ne le consola ?

LE VIEILLARD.

Etranger, quatre fois l'année
A revu sur ce même bord
La jeune fille prosternée,
En pleurant, attendre son sort,
Comme on voit la fleur couronnée,
Jeune encore et demi-fanée,
S'abattre sous les vents du nord.

L'ÉTRANGER.

Elle accusait...

LE VIEILLARD.

La destinée.

L'ÉTRANGER.

Et se consola...

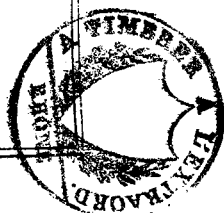
LE VIEILLARD.

Par la mort !
Etranger, puisque tu la pleures,
Tu l'as connue. Ah ! si jamais
Roger revient vers ces demeures,
Qu'il répète encor : je t'aimais !
Peut-être la pauvre Eugénie
L'entendra du fond du tombeau,
Et peut-être que son ruisseau
Vers l'autre dans cette prairie
Ne portera plus sur son eau
Que le doux pardon d'une amie.

Coulez, ruisseaux, et dans la plaine
Aux amans allez répéter
Que rien ne peut briser la chaîne
Que l'amour nous a fait porter.

L'ÉTRANGER.

Coulez, ruisseaux, à la jeunesse
Montrez comme on perd le bonheur ;
Elle mourut de sa tendresse,
Je vais mourir de ma douleur.



THÉÂTRES.

L'époque de la révolution est encore trop près de nous pour que son histoire puisse être convenablement mise au théâtre. C'est sans doute à cette considération qu'il serait trop long de développer ici qu'il faut attribuer le non-succès de toutes les compositions dramatiques qui ont eu la prétention de nous retracer les grands accidens de l'ère révolutionnaire. L'auteur de *Marat et Charlotte Corday*, drame représenté mardi pour la première fois aux Célestins, n'a pas été plus heureux que les autres, et son ouvrage est dépourvu d'action et d'intérêt. La colossale figure de Marat, de cette tête d'homme dans laquelle la nature avait par hasard mis de la cervelle de tigre, est froidement esquissée. Celle, si pure de Charlotte, ne produit guère plus d'effet, car sa résolution de marcher au martyre pour délivrer sa patrie d'une ignoble oppression, n'est pas suffisamment motivée pour être dramatique. Adam de Lux est un sot qui bavarde beaucoup et agit peu; les autres personnages sont des compères plus ou moins ridicules. Au total, l'ouvrage est mauvais, et, quoique joué assez bien, ne pourra pas avoir une longue existence.

Mouflet, ou le Duel au troisième étage, qu'on nous a offert comme une nouveauté, n'est qu'une mauvaise imitation d'une pièce jouée en 1819 ou 1820, au vaudeville sous le titre d'*Un Duel par procuration*. Mouflet n'en a pas moins réussi, grâce à Breton et Célicourt, qui ont été tous deux fort comiques dans les deux principaux personnages.

Jérôme, ou les deux époques, est une assez bonne pièce, qui a réussi comme elle avait réussi il y a quatre ans. Danguin a été fort bien placé dans le héros de ce drame-vaudeville, et des trois ouvrages qu'il nous a présentés comme bénéficiaire, nous croyons bien que ce sera *Jérôme* qui, quoique le plus ancien, pourra vivre le plus long-temps.

On assure que M. Lecomte a terminé hier avec la mairie, et que la société actuelle sera dissoute l'année prochaine, pour faire place à une direction régulière. Espérons que le public ne perdra pas les artistes qu'il affectionne, et particulièrement la délicieuse M^{me} Derancourt.

—On lit dans la *Sylphide* de Bordeaux :

« L'excellent Brunet nous a fait ses adieux lundi; il vivra long-temps dans le souvenir de ceux qui l'ont admiré dans ses diverses créations dont il ne nous a montré qu'une faible partie, et qui lui ont valu une réputation européenne. Son nom restera attaché comme un type à ses rôles. Ces tableaux grivois, ces faibles esquisses auxquelles il avait su imprimer un cachet inéfaçable, vient tomber dans la poussière de l'oubli; l'acteur seul ne s'oubliera jamais. »

Nous aimons à voir notre confrère de Bordeaux vendre, comme nous l'avons fait il y a un an, pleine

justice au mérite d'un des comédiens les plus vrais de notre époque, et nous répétons avec plaisir de semblables éloges, bien sûrs d'être agréables à tous ceux qui ont connu ce qu'on appelle à si bon droit l'excellent Brunet.

M. Beaulieu, professeur de langue Française, vient de publier la troisième édition de son *Analygraphie*, méthode nouvelle qui simplifie et abrège beaucoup l'instruction élémentaire. Le succès qu'a obtenu l'ouvrage de M. Beaulieu était mérité, et nous nous faisons un devoir de le recommander à nos lecteurs. On le trouve chez l'auteur, place de la Feuillée, n° 1, et chez tous les libraires de notre ville. Prix : 75 cent.

Par Brevet d'Invention.



Pâte de Regnauld aîné,

PHARMACIEN BREVETÉ A PARIS.

La *Gazette de Santé* signale dans son numéro 36 les propriétés de cette Pâte pectorale pour guérir les rhumes, coqueluches, l'asthme, les catarrhes, et pour prévenir ainsi les maladies de poitrine.

Pour plus de détails, voir le prospectus qui accompagne chaque boîte.

Un dépôt est établi à Lyon, chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafond, n° 24; à Tarare, chez M. Michel, pharmacien; à Amplepuis, chez M. Coulerot, pharmacien; et à Villefranche, chez M. Voituret, pharmacien.

Nous faisons savoir aux Professeurs, Maîtres de pension et Instituteurs-primaires de l'Université, que la *Société des Professeurs* et la *Société des Chefs d'institution* de l'Académie de Paris, viennent de reprendre le cours de leurs travaux annuels; nous ne saurions trop les engager à se mettre en rapport avec les bureaux de ces sociétés qui siègent toutes deux à Paris, rue Taranne, n° 12; c'est la *Gazette des Écoles* qui publie le compte rendu des séances.

Liberté! Femmes! tel est le titre d'une brochure que vient de publier M. pol Justus, membre de la famille st-simonienne. Une rapide lecture ne nous a pas permis d'apprécier encore tout le mérite de cette publication destinée à l'émancipation des femmes: nous y reviendrons dans un prochain numéro.

PIANO A VENDRE.

Cet Instrument, l'un des plus remarquables que l'on puisse trouver à Lyon, est d'une des meilleures fabriques allemandes. Il pourra être cédé à l'essai. S'adresser rue de la Préfecture, n° 1, au 4^e.